

# À la lisière de l'ombre

RENOUANT AVEC LE GENRE ROMANESQUE, RICHARD MILLET TROUVE UN NOUVEAU SOUFFLE POUR TÉMOIGNER DES MŒURS ET DES TOURMENTS DE LA PROVINCE. UN ROMAN AUSSI BALZACIEN QUE DÉSENCHANTÉ.

**É**crire sur la province – écrire *Province* – c'est se mesurer au temps, donner à voir et à sentir sa pâte. « *La province, c'est le temps sensible et triomphant.* » Grâce à la magnificence d'un style envoûtant, qui retrouve la magie originelle de la vive voix lorsqu'elle se conjugue au plaisir du récit, c'est l'entier de la langue que Richard Millet nous donne à entendre, et l'expérience même du temps humain qu'il nous fait partager.

Dans ce quatorzième roman, il nous transporte à Uxeilles, une petite ville du Limousin où « *les valeurs constitutives de l'ancien monde sont encore très sensibles.* ». Entourée de grands bois, elle s'étage sur trois niveaux et compte deux camps : les « Océaniques » ouverts aux influences atlantiques, et les « Léphantistes » ainsi nommés parce qu'ils rêvent « *la victoire de la chrétienté sur les Ottomans.* ». Une ville de cette province profonde, « *si différente de tout autre lieu par son goût du secret, ou plus exactement le goût de se taire.* ». Et voici qu'une nuit de janvier, arrive un homme qui est de retour à Uxeilles après avoir fait carrière à Paris. Mais qui est cet homme qui semble avoir plusieurs noms ? Et pourquoi revient-il ? Pour une femme ? Pour s'occuper de son père ? Pour écrire le grand roman d'Uxeilles ? Pour « *baiser le plus de femmes possible* » ? Un retour dont on attend qu'il libère de l'ennui « *qui nous habite, nous fait tendre l'oreille à tout, depuis le bruit de nos ventres jusqu'au lent déchirement des nuages dans le ciel* », dit la voix féminine d'un témoin privilégié qui, par souci de ne pas se nommer, délègue le récit à la voix collective d'un « nous », d'une sorte de chœur d'où se détachent, quand il le faut, une figure et une voix qui s'individualise.

Ce concert de voix savamment distribuées nous fait entendre le *bruire* de ce qui se dit, se sait, se devine ou s'ignore. Chaque fait et geste du « *revenant* » est inlassablement commenté, soumis à l'exégèse publique, ce qui, dit la voix collective, « *nous contraignait à sortir de nous-mêmes comme des renards enfumés. Il nous forçait*

*à parler, à prendre parti, à regarder au-delà du cercle de nos jours et de nos prétentions.* »

Ce retour, qui est pour Pierre Mambre – car tel est son vrai nom – l'occasion d'une descente au fond de soi, dévoile aussi ce que devrait être la vraie littérature : « *aller au-delà du rideau et témoigner de ce qu'on voit.* ». Dire la vérité du monde, de ce qui est, car pour être à l'écart de tout, la province n'en connaît pas moins les problèmes de la France contemporaine. Elle a ses réfugiés, ses jeunes qui veulent partir pour la Syrie ou ceux qui rêvent « *de s'ouvrir au grand vent du néant* », qui plutôt que vouloir être « *Rimbaud, Guevara ou Aung San Suu Kyi, punks ou djihadistes* », désirent n'être rien et ne vouloir savoir que « *ce que c'est que faire le mal pour le plaisir.* ». Mais derrière ces faits et leurs conséquences, ce qui s'entend, c'est

l'immémoriale récitation des vies humaines – veuvages, amours, expiations, folies – sur fond de fatalisme, de monde en train de finir et de mélancolie.

Face à cet état de fait, l'enracinement dans la langue et le littéraire – qui n'est pas le littéral, faut-il le rappeler – devient un refuge et une réponse. Mambre est cet homme qui ne s'en laisse pas compter par l'esprit du temps, ne croit plus qu'en la langue, « *la grammaire étant l'ultime divinité de ceux qui se sont résolus au crépuscule, de la même façon que vouloir baiser le plus de femmes possible était un acte littéraire.* ». D'où le constat de la vox populi : « *Il nous avait déçus. Il n'était pas des nôtres.* »

Richard Billn

*Province*, de Richard Millet  
Léo Scheer, 336 pages, 19 €

## EN DOUCE de Marin Ledun

Ombres noires, 250 pages, 18 €

**A**près deux romans aux intrigues fouillées et très documentées, situés dans le pays basque (*L'Homme qui a vu l'homme* et *Au fer rouge*), Marin Ledun livre avec *En douce* un récit très différent, un roman bref, sec, où l'écriture est plus épurée, délaissant la forme de l'enquête pour le roman noir. Un roman tout entier tenu par ses personnages, leur histoire, leur comportement, leurs paroles aussi, avec au centre une figure féminine forte, comme Marin Ledun a déjà pu nous en donner à lire (de Carole Mathieu dans *Les Visages écrasés* à Laure Dahan dans *Dans le ventre des mères*). Émilie fut autrefois une infirmière dévouée, avec un quotidien bien réglé, une passion pour la danse, des amis, une place dans la société. Mutinée lors d'un accident de la route, la voilà devenue unijambiste. Elle se bat pour retrouver son poste mais, dépressive, elle fait un burn-out, quittant tout pour changer de cap. Embauchée dans un chenil perdu au milieu des pins dans les Landes, elle vit désormais à l'écart, rumine sa solitude, son existence passée à jamais fracassée, étouffée par un sentiment de déclassement. Elle ne s'est pourtant pas totalement effondrée. Quelque chose lui maintient la tête hors de l'eau, une forme de rage latente, sourde, qui progressivement va prendre la forme d'un désir de revanche et de vengeance. Vengeance envers le responsable de son accident, l'autre conducteur, Simon Diez, qu'elle séduit, blesse, puis séquestre... Revanche envers le destin, envers cette espérance de rétablir l'équilibre d'une vie que le monde vous répète sans cesse, à laquelle on croit et qui s'avère vaine ; envers cette société qui a commencé à la juger dès l'instant où elle a quitté la norme, où son handicap l'a rendue « *différente* ». Émilie ne demande aucune pitié, ne s'apitoie pas vraiment sur elle-même non plus, dans sa dérive elle cherche à réveiller un espoir, ce qui paradoxalement la pousse vers une réponse extrême... Comme souvent chez Ledun, derrière la fiction se présente alors un miroir dans lequel chaque lecteur trouvera un reflet, parfois dérangeant, toujours questionnant.

L. D.